

# Roland Goeller

## Au bout des terres

Dès sept heures du matin, elle fait le guet devant la porte. Ses miaulements sont espacés, quoique déjà soutenus. Elle sait qu'à force d'obstination la porte finira par s'ouvrir. Elle se présente plus rarement à l'arrière de la maison, du côté de la cuisine où, servie dans une timbale en fer blanc, elle trouvera sa pitance matinale. La maison est construite sur un terrain en pente vers la route. La porte d'entrée s'en trouve surélevée et les quelques marches offrent à la minette un point de vue sans doute plus intéressant.

Ce matin, ses miaulements sont plus insistants qu'à l'ordinaire. Aurait-elle été effrayée par une bête qui rôde ou tout simplement une présence inhabituelle ? Je n'ai rien entendu, quoique mon sommeil soit léger et qu'un ululement de chouette parvienne à me tenir éveillé. Lorsqu'enfin j'ouvre la porte, elle se propulse entre mes jambes tel un carreau d'arbalète recouvert d'une pelisse grise et tigrée. Le miaulement a fait place à une sorte de grognement où se mêlent satisfaction et colère. L'attente a été jugée trop longue. Dans la cuisine, elle se penche au-dessus de la timbale, les quatre fers en flexion. Les croquettes de protéines se fendent sous ses mandibules avec des craquements de cerneaux de noix. Un ronronnement continu accompagne la mastication qui absorbe toute son attention, la queue repliée le long de son fin pelage. A peine me laisse-t-elle compléter sa ration. Il en subsiste assez pour une petite semaine, mais j'inscris *croquettes* sur la liste des prochaines provisions. Je prends des précautions car, ces derniers temps, il est arrivé que des aléas restés inexplicables en retardent la livraison. J'ai oublié de dire que la minette n'a pas de nom. Je l'appelle ainsi, *minette*, en référence à son état de félin femelle, mais l'anthropomorphisme s'arrête là. Du reste, elle se moque comme de l'an Quarante d'être appelée ceci ou cela. Ce qui lui importe, c'est le timbre de voix qui l'accueille sur le seuil de la maison.

Pendant qu'elle vide sa timbale, je prépare le café de la journée. Je le prépare à l'ancienne, avec une grande bouilloire dont je verse l'eau sur un filtre rempli de café fraîchement moulu. Lorsque l'eau émet un léger clapotis, la minette consent à lever son museau et scrute l'espace de son

regard inquiet. Il y a danger. Au fur et à mesure que passe le café, une odeur absolument subtile envahit la cuisine, familière et en même temps surprenante. J'en profite pour consulter mon courrier électronique. Je suis très attaché au terme de *courrier*. Je me souviens encore des temps, pas si anciens, où un employé en tenue bleu marine, en selle sur un vélo jaune, déposait des enveloppes dans une boîte aux lettres métallique qui n'avait alors rien de virtuel. Celle-ci est placée au bout du chemin et, les jours d'hiver, sa levée m'obligeait à affronter le vent ou la pluie. Les seules intempéries que désormais j'affronte oscillent entre délais de connexion et déferlement d'images publicitaires, lesquelles me confirment qu'il reste des humains quelque part, quoique leurs occupations consistent à imaginer des objets et des concepts dont je ne perçois plus vraiment l'utilité.

Je consulte mon courrier dans l'espoir d'y trouver un signe de la part de ma fille, un signe, trois mots pour dire que la vie va bien, ou un petit détail à partir duquel je puisse imaginer qu'il en est ainsi. Mais Hélène n'a pas laissé de message, elle n'en a pas laissé depuis plusieurs semaines. Elle m'a fait comprendre à plusieurs reprises qu'elle était adulte et qu'il n'était pas raisonnable que je sois informé de tous ses faits et gestes. La vie d'Hélène se déroule désormais loin de la mienne, je n'en suis plus une cheville ouvrière. Mais je n'en conçois pas vraiment d'inquiétude, je la sais prévoyante.

Une autre déconvenue m'attend, mon fournisseur d'électricité m'informe que le paiement de mon abonnement n'a pas été effectué dans les délais et que, sans régularisation avant quarante-huit heures, il se verrait contraint d'interrompre la fourniture. Cela me chagrine car je n'ai pas souvenir d'un quelconque découvert bancaire. Je vérifie toutefois mon compte en ligne. Celui-ci se révèle positif, ma retraite est régulièrement versée et j'ai peu de dépenses en vérité. Contrairement aux allégations du fournisseur, le prélèvement dont il se plaint de l'absence est enregistré.

Repue, la minette ne cesse de rôder entre mes jambes, elle cherche un point d'appui pour sauter sur mes genoux. Malheureusement pour elle, la mise en demeure me contrarie et je suis peu disposé à lui accorder mes attentions. Je la vois plantée aux pieds de ma chaise, le regard absolument perplexe, immobile comme face à un nouveau danger. Je me dépêche d'écrire trois mots à l'attention du fournisseur pour lui signaler les faits. En même temps, je me demande si quelqu'un prendra connaissance de mon message. Son adresse est-elle seulement habilitée à en recevoir ? Ne s'agit-il pas tout simplement d'un automate destiné à la relance, lequel fonctionne aussi longtemps que les conditions requises pour la poursuite de la fourniture ne sont pas remplies ?

Je relis l'injonction. Il n'est pas mentionné qu'il s'agit d'un premier rappel, ce qui laisserait supposer qu'il puisse y en avoir d'autres. La minette est parvenue à se faufiler entre les piles de livres sur la table. Elle en flaire longuement les pages et se gratte contre les coins. L'incident m'est une énigme, le débit de l'un est enregistré sans que le crédit de

l'autre ne soit intervenu. Peut-être un délai se glisse-t-il entre les deux phases de l'opération, un peu comme la récréation que s'octroierait, au bar du coin, un garçon de courses chargé d'effets bancaires. Je compare l'heure d'enregistrement à la banque et celle de l'émission de l'injonction, celle-ci a eu lieu dix bonnes minutes auparavant. Il y eut donc un premier appel resté sans effet. Au bout de combien d'appels l'injonction est-elle déclenchée ? Pour quelles raisons, une fois le paiement effectué, n'est-elle pas levée ?

Dans l'indifférence des mouvements bancaires, la minette est désormais vautrée contre une pile de livres. A peine le tissu fin et duveteux de ses oreilles est-il agité de petits soubresauts. Rêve-t-elle ? Un animal rêve-t-il ? Et, le cas échéant, de quelle consistance sont ses rêves ? En l'absence de parole, le rêve se contente-t-il de perpétuer les gestes et les attitudes de la vie diurne, comme par mimétisme ou hystérésis ? A moins qu'il ne s'agisse de traques, d'escalades, d'affûts et de combats, toutes griffes dehors. La minette a cependant choisi la pile de livres au sommet de laquelle repose la *Philosophia perennis* d'Aldous Huxley. Quant à mes rêves, ils seront hantés par des courriers électroniques annonçant l'interruption prochaine du courant, ainsi que mes vains efforts pour expliquer au fournisseur qu'il est en train de commettre une erreur. Comment aurai-je des nouvelles de la part d'Hélène si mon ordinateur n'est plus alimenté ? Et comment serai-je approvisionné ?

J'habite un hameau, choisi naguère pour le charme de ses roses trémières, lesquelles, en élégantes sentinelles, se hissent au pied des maisons. De l'ouest parviennent les grondements répétés de la houle qui, dans le prolongement de l'estuaire de la Gironde, part à l'assaut des côtes de la Charente. La pierre est blanche. Là où elle s'effrite, apparaissent des incrustations conchyliques. Il y a quelques temps encore, une dizaine de feux animaient le hameau, mais l'exode rural a eu raison de leur obstination. L'exode rural, encore une périphrase ! De l'autre côté du chemin pierreux, les maisons sont abandonnées. Les volets restent clos aussi longtemps que le vent n'a pas malmené gonds et charnières. Lorsqu'ils battent, je traverse le chemin de pierre pour les attacher avec un moyen de fortune. La minette me regarde faire, peu habituée à me voir de ce côté-ci du chemin. Elle aussi n'a plus guère de compagnons félins. A l'autre bout du hameau habite un vieil homme, un fou taciturne, disait-on lorsqu'il y avait encore âme qui vive. Il y a bien longtemps que je ne sais plus à quoi il ressemble. En passant devant sa maison, je sais à certains détails qu'il est encore en vie. Un pot de fleurs qui n'est plus au même endroit. Un arbuste récemment taillé. Peut-être, à l'affût derrière une persienne, me guette-t-il au passage. Peut-être pense-t-il de moi que je ne suis qu'un vieux misanthrope.

Je cultive un jardin et élève quelques volailles mais, une fois par semaine, un coursier vient déposer les provisions commandées en ligne. Je remplis mon panier avec les produits dont j'ai besoin – je n'oublie jamais les croquettes, même s'il m'arrive d'oublier des choses de première

nécessité – puis je transmets la commande au distributeur. En réalité, je ne remplis nul panier. Je fais glisser, sur une liste nommée *panier*, des codes et des quantités des produits : paquet de 500 g de café moulu, quantité 1, savon de Marseille par paquet de 2, quantité 1, oranges d'Espagne, quantité 2kg, riz basmati en sachets de 125 grammes, quantité 12, etc. Le coursier vient à jour fixe et heure régulière, mais il ne peut emprunter le chemin de pierre qui conduit jusqu'à ma maison. Il s'arrête en bas, sur la petite place, et se contente de klaxonner. Il est toujours pressé, ayant d'autres livraisons sur sa tournée, et je m'efforce de ne pas le faire attendre. A peine me laisse-t-il le temps de vérifier la commande que déjà il présente le bordereau d'émargement. Les coursiers se succèdent, jamais le même. Ils se contentent de répondre par monosyllabes à mes questions. Le travail a-t-il cessé de leur plaire ? Demandent-ils à être affectés sur d'autres tournées, sans incursion au bout des terres ? Non, c'est la sous-traitance, me dit l'un d'eux, l'entreprise fait des contrats à la semaine, à la pige, à la tournée, les coursiers ne restent pas, payés à coups de fronde. Certains jours, après être passé plusieurs fois devant la maison de mon voisin planqué derrière ses persiennes, je me dis, et s'ils ne venaient plus. Et si les sous-traitants décidaient de rayer notre hameau du portefeuille de leurs tournées ?

La minette me suit de loin et oppose à mes questions une souveraine indifférence. Quant à mon voisin, les rares fois où il vient récupérer sa livraison, il se débrouille pour ne pas me croiser. Les coursiers disent, quel drôle de type, je ne sais pas comment vous faites ! Comment du reste procède-t-il pour la commande ? Peut-être leur remet-il un bout de papier à livrer sous huitaine ou quinzaine ? Mais peut-être est-il, à l'inverse, équipé en informatique dernier cri, comme ces otakus nippons qui ont pris congé du monde, barricadés à l'intérieur de leurs forteresses de microprocesseurs.

Aujourd'hui, c'est un jeune homme chauve avec des tatouages. Il n'a qu'une hâte, c'est que j'emporte ma livraison pour qu'il puisse détalier. Au retour, je vérifie si le fournisseur d'électricité a répondu. Ma boîte aux lettres électronique est hélas vide. Ce silence m'inquiète et je recherche sur son site un numéro de téléphone. J'appelle aussitôt, mais une voix en apparence courtoise me coupe la parole et m'invite à franchir les différentes étapes d'une procédure compliquée. J'appuie sur les touches qu'elle me désigne. Lorsque je me trompe, elle réitère la consigne sans perdre son sang-froid. A chaque étape, plusieurs choix sont proposés, leur intitulé ne permet pas toujours de trancher. A l'étape ultime, je ne trouve pas l'alternative correspondant à mon appel. Je reviens alors en arrière et recommence, mais sans plus de succès. En apparence, il n'est tout simplement pas prévu qu'un abonné appelle parce que le paiement dont on l'accuse de l'absence a eu lieu malgré tout.

Je suis dirigé vers un opérateur et mon appel est mis en attente. Il le reste pendant quinze bonnes minutes au bout desquelles je renonce. Un peu plus tard, je réitère toute la procédure mais, malgré ma dextérité

croissante, mon appel est mis systématiquement en attente. Je finis par me demander s'il reste un opérateur à l'endroit que je tente de joindre. Est-il caché derrière une persienne à scruter mes pitoyables efforts ?

Je laisse à Hélène un message pour l'informer de la situation, je ne voudrais pas qu'elle s'alarme inutilement si elle butte sur mon silence électronique. La minette est assise en face de moi dans une immobilité de sphinx, forte de sa *philosophia felina*. A peine cligne-t-elle des yeux. Sans doute ne comprend-elle pas la quantité de choses que je dis à un morceau de plastique collé à mon oreille. Seuls les fous parlent aux objets.

### *L'auteur*

Né en 1956, en Alsace. Ancien cadre des transports. Vit à Bordeaux. Auteur de nouvelles, récits, romans et chroniques publiés chez Siloë, Terres du Couchant, Sutton, et revues *L'Ampoule*, *Brèves*, *Harfang*, *Land un Sproch...*

Adage : "Les formes préservent de la barbarie" (B Constant).

Actualité sur son site : <http://acontrecourant2.canalblog.com>